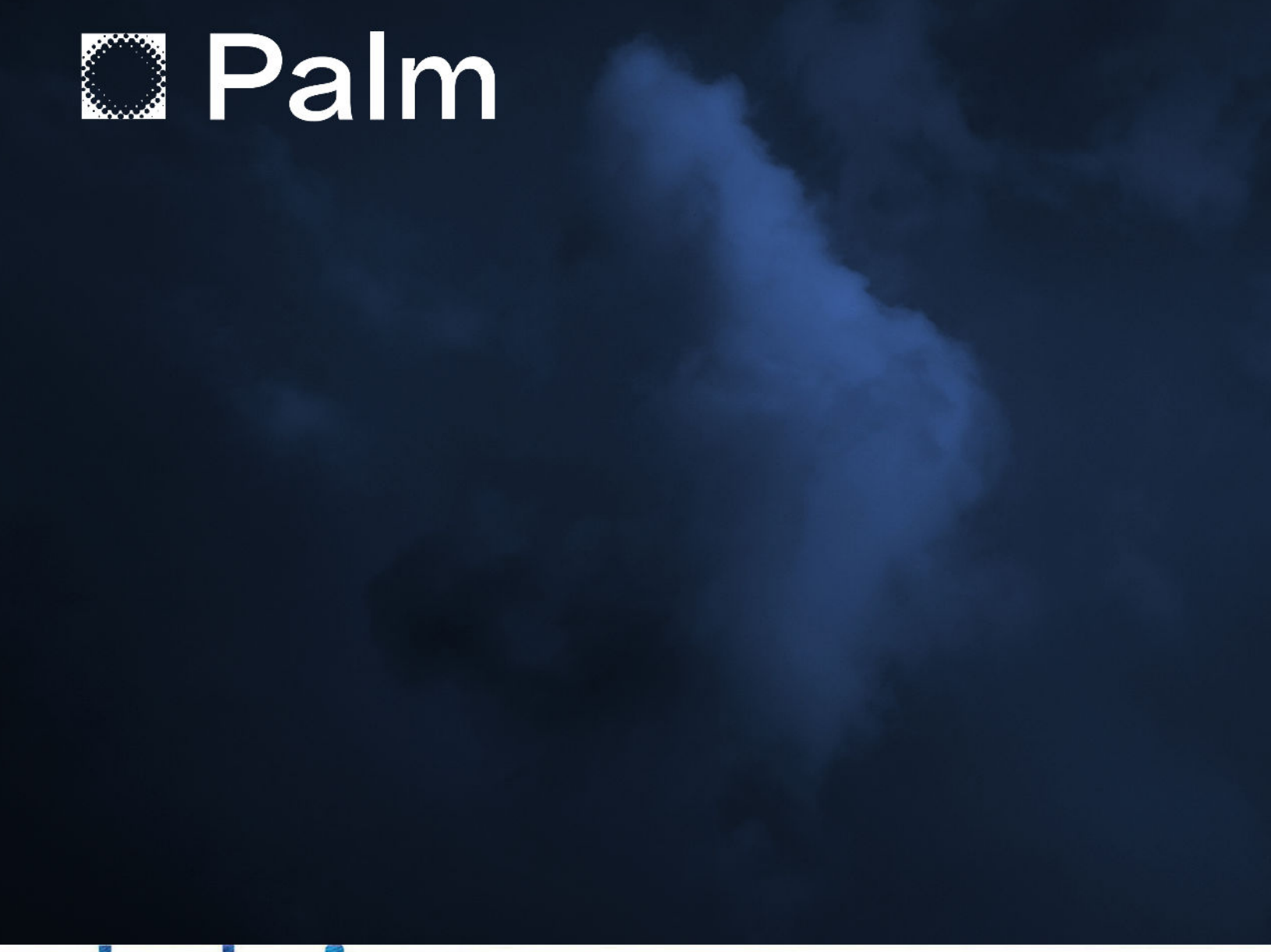
Palm



Ishion Hutchinson

Liechtenstein

Liechtenstein

ISHION HUTCHINSON

traduit par Sylvie Kandé

Dans ses mains, comme un tremblement. Il tourne d'anciennes
pages bordées de tonnerre depuis la scène d'exposition.
Ce qu'il voit, il le lit sous la frondaison d'un croton,
dehors en plein soleil. Une péninsule agitée,
écornée, qui va se dissolvant dans du bleu.
Et ce bleu éclate en une blanche hallucination,
plus rebelle qu'écume. Ce qu'il lit, c'est ce qu'il est,
contre toute vraisemblance, excepté aux marges.
Et là, patiemment, ses notes patientes, pressées s'appliquent
à mettre à l'abri du mépris qu'il méprise
(l'aversion, c'est autre chose qu'il sait apprécier)
ce pays vain, ce bateau de croisière – ces grumeaux logés
à l'oblique dans son œil et qui cachent St. Thomas
à la vue. Ce qu'il en a vu en dernier, c'est en plein midi
l'obscurité rétractée de ces baraquements en ciment
où on fabrique du sucre grâce à l'acier. Relâche :
de longues rangées de baraquements aux toits de tuiles rouges brillent,
silencieuses, et dans ce silence, Daniel,
le garçon à la peau brune, comme mûri à la lumière de la lampe, n'est plus :
souviens-toi de Daniel, souviens-toi de Daniel –
il se souvient d'Ariel dans l'obscurité couleur girofle de midi,

lorsqu'il écrit à côté de *Jolie apparition*, "sans aucun doute"
et ajoute, à la page suivante, "miroir". Pure douleur.
D'une luminosité totale, immaculée,
cette douleur s'empare de ce qu'il voit, la cahute de son père,
écroulée, brillante, comme un glacis dur sur le bleu
violacé du jour dans un vert amas de feuillage ;
Où il s'en est allé, son père, personne n'y va
dans l'idée d'en revenir. Là, le vert bleuit le blanc,
même feinte qui court dans tout ce qu'il lit.
À la frontière de l'intime, les pages se figent
Comme un souffle suspendu. Figées comme la flaque nocturne
où son visage disparaît et réapparaît,
encore et encore, disparaît et réapparaît,
avant qu'enfin il ne pousse ce cri irrévocable :
"L'île, c'est moi. Moi seul !"
Voilà ce qu'il répète, en comptant sur la page de garde
syllabes brèves et syllabes longues. Lui parvient un son
inouï en paradis : rédemption,
un mot qu'il n'écrit pas, faute de le connaître,
guère plus que l'ombre d'un amour,
moins qu'un souvenir perdu, qu'on tiendrait
pour dérisoires imaginations. Le soleil chauffe la mer à blanc.
Le vertige le prend sur sa Babylone de corail.
La chaleur laque ses yeux. Ce qu'il voit n'est
qu'hypothèse, c'est au fond survivre
au vaste charnier de la mer d'où le bateau a disparu.
Progrès inaccompli. Voilà qu'un autre bateau se profile,
imposant et noir, à l'horizon, et Daniel-Ariel,
en sa parhélique impatience,
y brille sans s'y brûler ! Il voit ce qu'il voit.
Soudain, biffant ses notes, il fait voler midi
en éclats ; les feuilles du croton affichent leur carmin
et la mer frémissante est un papier d'argent qui brille sur son visage,
hanté, il fixe, étonné, le rien,

un rien qu'auparavant il n'a jamais vu en une telle stase,
celui du galion qui arrive, figé
entre deux mondes, visible pour moitié, difforme
comme l'avant-nuit, et s'estompe sur la page
en une rageuse révocation de soi. De nouveau,
il l'attaque. Cette fois, la page se déchire largement et c'est
tout l'oubli que la béance révèle. La marge tailladée se confond
avec le texte. Intensément concentré,
il recherche le contingent, puis détourne le regard,
cherchant un mot qui ne le serait pas ; la canicule et son tintamarre
en tête, il triture sa syntaxe sans mot
en quête, sans grande certitude, d'une moëlle, d'une pitié
occultée par la brillance nue de la cahute,
ainsi l'arbre à trompettes de son père qui ploie et endure
toute la corrosion de ce vert veiné. Ici,
le triomphe, c'est de concéder. Voilà la douleur,
aisément défaite, qu'il se courbe pour voir,
en tournant la page, en écrivant "voilà la douleur"
à un autre endroit, puis il retourne à la déchirure,
et en force le bord pour faire place au "Je suis" qu'il avait proféré,
proclamant pour ainsi dire *Tout est perdu !* et il en tremble
plus fort ; tout est perdu, et cependant tant reste à advenir,
dont le nom est en suspens ou à réinventer,
alors que l'éclair au loin ne lui permet pas de voir le cliché,
le mythe étiolé qu'il est et qui obscurcit le soleil.
Il se concentre. Demande ce qui est contingent.
Y a-t-il un oubli possible après
tout ce que le Lion de Dieu a pu souffrir
comme brûlures dans les champs pour pouvoir trouver grâce en lui-même ?
(La grâce, c'est le mot d'un autre. Il rature ça, la grâce.)
Il doit y avoir erreur, ce calme
de feu, cette puissante pesée sur le témoignage qui l'oblige
à l'antienne, et aucune expérience il a,
au cœur de son ombre indigo, mât en berne,

pris d’une rage aveugle et pure, lorsque les petites lignes écrites réclament à corps
et à cris l’apocalypse et trouvent, abasourdies,
quatre traînées laissées par un avion, griffures qui écorchent le ciel ; et le bleu tombé
dans la mer peine à rester bleu
avant de se désintégrer sur la page.
Les fantômes, on les photographie avec ou sans flash ?
(N’allez pas le tourmenter. N’allez pas le tourmenter.)
Son père pourrait être n’importe où et il l’est.
Demain, par exemple, ou bien hier
aussi, les vagues aux crocs blancs, à présent silencieuses,
connaîtront le délire. Plus cruel que vain,
le chaînon manquant tinte et réordonne
sa cacophonie qui cliquette, décoloré sous le soleil qui calcine.
Est-ce un feu de brousse qui dévore la verdure ?
A-t-il renoncé à la “grâce” pour que la gravité
s’effondre, pour ainsi dire, tisonnant
le doute pour écrire “espoir” sur l’holocauste
foré dans la scène ? Qu’est-ce que ça signifie de mourir ?
Comme un tremblement quand sa main, abruptement, s’arrête. C’est qu’il perçoit
l’accalmie proche d’un dernier tonnerre.
Alors il disparaît dans la trouée où le navire
fantôme s’était attardé, où des extrêmes absolus
en se touchant, sont devenus autre chose qui constamment abonde,
qui éclate d’abondance, avoir moins, c’est avoir plus,
et entre promesses et absence de promesses,
un rai de lumière continu se déplace et réécrit la voix
de son chagrin, un chagrin qui ne connaît pas la disgrâce,
la furie du démon ou celle du martyr,
et réfléchit tout ensemble la page, la mer et son visage
qui luit depuis son lieu d’ombre. N’allez pas le tourmenter
pour ce double entendement qu’il a d’une profondeur qu’il perçoit
trop profonde pour résonner, courbé, il laisse sa voix s’élever en de vétustes psaumes de gloire
qui s’embrasent au midi muet de la criste marine.

2.

Tant de petite musique, à quoi ça sert ?
Dans son carré de choux, Daylights, le fermier
aveugle, qui avance à croupetons entre ces crânes feuillus,
le sait, lui. Indifférent, il se redresse, regard au loin,
vers la montagne aux contours déformés par une brume légère.
C'est à ça que sert tant de petite musique.
Tante May ouvre son four et c'est l'Égypte
qui débarque. Elle le ferme et le chagrin
remplit les baies car elle refuse de chanter
"Ô Jerusalem" et aimerait mieux dire :
"La justice et la piété, voilà mes richesses",
et c'est ce que, bien sûr, son petit-fils confie aux jasmins,
en caressant leurs petites fleurs de feu.
Des dérangés prolifèrent dans le square du centre-ville.
Ils se débitent à eux-mêmes des bouts de constitution
civile, plus musique que la musique même,
avec des voix parcheminées, au son fêlé, véritable clôture à haute résistance
autour de la Préfecture. Momies vagabondes,
ils ont prévu le passé ; chats-huants et ruines,
plages réservées aux touristes, gens du lieu transformés en locaux,
sans pour autant laisser la trace de leurs pas dans les sables du temps.
C'est à ça que sert tant de petite musique.
Rosemary, cette Rose qui aime se mutiler, poignarde Boy Blue
qui rêvait de givre et de l'oiseau de fer ;
Boy Blue poignarde Rose en retour et épouse sa jumelle.
Tout bien considéré, il n'est pas chien.
Rien bien considéré, il est vraiment chien.
Assurbanipal, qui d'une cour à l'autre, s'en va
bredouillant, avec ses flacons de pommade et ses poudres
propres à guérir le corps qui flanche et l'esprit mauvais,
est lui-même un forum d'esprits furieux,

le septième ange contre lequel il n'y a point de remèdes.
Night Hawk, derrière une pesante glycine,
capte des signes qui invitent à la prudence devant le Roofnight Club, et vous prévient
"La puce électronique dans Révélation treize
seizième verset sera insérée dans toute chair.
Moi, Rasta baignant dans la lumière de la lune, je ne saurais être flétri
comme ces gardiens de l'ordre surpris à l'aube dans Midian".
Et Night Hawk file, tel le météore, au loin. Le reste est caché par la fumée.
Calme cuit du dimanche. Tout se fait doucement.
Comme une pluie sur la lune, comme, rideaux à peine entrouverts,
la présence de la lune ou du soleil,
accompagnée de tant de petite musique,
voilà la mer, couleur améthyste et légèrement ivre,
toujours, comme les pêcheurs au rivage
qui regardent en silence, de l'autre côté de la baie,
le marécage couvert d'ibis écarlates,
où Cri-Cri vit seul, en roi qui
a ceint sa tête d'une couronne de barbelé.
Il soulève sa conque et souffle à en éteindre les étoiles.
Ça peut être vicieux, et ça l'est,
de s'engager en de tels renoncements, de faire une musique
si brute, si superflue par bien des côtés,
où pourtant rien n'est superflu, et qui rocke chaque nuit.

3.

Rien ne bouge. La péninsule déchiquetée
comme un bitume sous la glace, un brouillard de vapeur
qui accuse l'emplacement invisible de Cuba
et semble se retourner pour le pointer du doigt, lui, enfant contrefait
de la nécessité, perdu dans son bosquet marginal,
saisi d'une stase sans nom. Les gerbes d'étincelles
du croton viennent éclabousser ses pieds
et les chauffer. Rien ne bouge. Il tourne
au cœur de la quiétude radioactive du rouleau
dont le point d'Archimède s'arque sur ses genoux,
au moment précis où sa silhouette meurtrie
vacille dans la brousse au silence restreint,
flagrant d'hypostase !
Et ainsi, rêvant au lunatique,
il revient aux *ennuis-de-mer* qu'il a soulignés
plus tôt, change le trait d'union en un signe plus,
retourne à Caliban et écrit "canne".
Autre instant suspendu. Figure du pire, une fiction
qui ne passera pas pour de l'histoire au regard du mythe
cependant que son visage, de mythique se fait misérable,
souillé de la riche perte des verts ennuis-de-canne,
seule source de profit pour son île : riche perte,
le vert qu'il entend fauche toute oreille qui écoute en secret,
non pour la cadence mais pour le sens distant de
ce mot plein d'amertume, ce mot déferré de "canne" qui sonne
comme l'absence extraordinaire d'étoiles diurnes,
comme un vieux poste de télé qui expire,
lésé de défaillir, et il rêve aux années intertestamentaires
des Écritures, cette période vide qui embrase les districts en un feu sacré,
chaque jour allumé à l'envers par des prophètes en transes.
Il les a vus entrer dans le feu.

Il les a vus sortir du feu.
Des profits ? Regardez cette surface phylogénique
qui émet de la lumière, éclipsant son visage !
La brillance sans concession du *nigra sum* de l'Avorton
vernit son midi en une moitié de rédemption et ramène
du bout de l'horizon l'effigie qui ne s'est pas consumée
et pend comme lanterne aux crotons.
C'est maintenant qu'il voit, oblique, le solstice
qui à son tour l'observe, et ce qu'il a déchiré
a mis fin à la consolation bon marché de l'au-delà,
pour apprendre à nommer la plus grande lumière quand le nom, pour lui,
veut dire aversion et pour jeter le trouble par aversion
sur ses droits d'héritier en suspens,
tout mélangés avec l'ailleurs, invisibles, et c'est là qu'il écrit
(autour de la déchirure) "Christianité ?"
Ce qu'il inscrit, un tonnerre le rompt, puis
un éclair le rassemble, car au Liechtenstein,
l'homme-enfant, là, ce potentat au regard de charbon, est assis
à tripoter vaguement une horloge ;
d'une main, il calcule les transactions
du monde, de l'autre, il rédige des décrets qui sanctionnent
toute illégitime impatience, entouré
d'une cohue de papillons du chou. Le Liechtenstein,
qui, mieux que tout autre endroit, dans sa légendaire simili-neutralité
reflète brillamment une lumière empruntée,
purgée de toute mémoire, ou sinon,
tombée en une kénose, au fond pas si
différente de la sienne, maintenant qu'il remplit la marge
avec des croix, poussant son *cursus mixtus*
pour trouver un mot, juste un, qu'il pourrait écrire,
sans impatience et sans doute, prévenant ainsi
le reflet de son visage de se glisser dans l'immense
salle du trône où les vitraux de l'ici-bas se font l'écho
de nones d'après-midi : Kali`na, Kari`nja, Kali`nya,

et un oiseau, de sa cachette, chante le deuil Kari`pona
Kari`pona, Kari`pona, sans arrêt,
(car s'il se montre, on le tuera
pour avoir un jour oublié le Nom Perdu, hululant
au contraire, et par pur mépris, Trismégiste.)
Pire encore quand le Nom Perdu bouscule l'horloge,
brisant le silence en une radiance de verre broyé
qui réfléchit de splendides violences comme cette fête au Reichstag,
et ensuite s'enfuit au grand galop dans les montagnes pour
mettre en branle d'énormes hécatombes. Un slogan
saigne sur une bannière rougie ON S'Y CONNAÎT EN AVERSION,
arrachée au grand prêtre V. B., mort à minuit.
La fumée couvre le sommet, cherchant à dévoiler
ce en quoi consiste Dieu en sa révélation.
Mais tout s'évanouit. La plus grande lumière faiblit.
Cauchemars récurrents. Récurrents massacres.
Chemin faisant, croît une certaine paix,
comme une pluie distante sur le point de vaincre les étoiles
mais qui tombe sur une chose perdue, par hasard,
en regardant en l'air et percevant de faibles ondes émises
par le cobalt. La Chose Perdue semble pour un moment
consolidée, et peut dire ce que dit la tempête
avant qu'elle ne retombe, juste au moment où il altère
changement-de-mer, en remplaçant ce déficit servile,
le trait d'union, au-delà des quotas irréguliers de pluie
qui évoquent les tributs féodaux,
et les lignes de faute, juste une manière d'être compensé de son existence,
qui font traverser le premier méridien
au lourd butin de la musique du sursis,
il voit et entend ce que Daniel a vu et entendu,
"un déchant qui libère son cri sur la terre la plus douce",
la mer changée, maintenant bleu-argon, et qui bredouille
ce que le garçon s'apprête à réciter.
La conjonction de papillons du chou et d'étoiles.